

Marco Mancassola

**LAST LOVE
PARADE**

Récit

Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud

La dernière goutte

Une introduction

Ou : chacun de nous a ce genre de sujets

Pour évoquer certains thèmes qui ont marqué le climat des dernières décennies, les dernières du xx^e siècle et la première du xxi^e, ainsi que des fragments d'intimité, j'ai choisi comme fil conducteur l'histoire de la musique électronique et de la culture dance. Ce qui m'intéressait, c'était de parler du courant libre et longtemps insaisissable que cette musique a incarné, et des réactions qu'elle a provoquées : chimiques, sociales et sentimentales.

Disons donc qu'il s'agit là d'un essai impur, fait d'histoires, d'analyses et de points de vue inédits, d'éléments autobiographiques ou empruntés à la vie d'autrui, d'extraits de romans et de brèves notes songeuses, à l'image d'un set musical qui mêlerait morceaux originaux, remixes et effets sonores. Chacune de ses composantes a sa raison d'être. Comme l'a dit une DJ berlinoise, chaque son a sa justification, chaque son accomplit quelque chose pour quelqu'un¹.

Brosser l'histoire plus ou moins personnelle de

¹ Cette citation d'Ellen Allien est extraite de l'ouvrage *Raw Music Material. Electronic Music DJ's Today* (sous la direction de Walter Huegli et Martin Jaeggi, Scalo, Zurich, 2002).

décennies entières à travers le prisme de la dance électronique est bien sûr un geste réducteur et partial, un prétexte. Pourtant, j'ai bel et bien aimé cette musique hyperréaliste qui décrivait le monde tel que je le voyais : déformé, insomniaque, dense, obsédé et romantique. Parfois, les sons qu'elle m'a renvoyés ont été pour moi comme l'écho révélant à une chauve-souris le cadre qui l'entoure. C'est ce qui s'est passé surtout dans les années quatre-vingt-dix, essentielles à ma formation.

Mais il ne s'agit pas simplement d'un livre nostalgique. Ni d'une tardive réflexion sur la « jeunesse damnée » ou autre idiotie de ce genre, à moins qu'on ne veuille tout rabaisser au point de croire qu'évoquer la musique, l'inquiétude et la chimie est l'effet d'une lasse impulsion jeuniste, alors que ces éléments font durablement partie de la dramatique et fébrile économie du monde.

Ce livre parle aussi d'autre chose. De machines, inévitablement, et de corps, tout aussi inévitablement. De la manière dont certaines personnes ont momentanément affronté des questions aussi anciennes que le plaisir, le désespoir, le besoin d'espace et celui de temps. Il parle de cultures et de sous-cultures qui naissent et se mélangent, telles les traces que laissent des crabes sur le sable, celles d'une vague musicale qui a enflé avec fracas et de ce qui subsiste une fois qu'elle est retombée.

Quelques mois après avoir appris que Leo avait disparu pour de bon, je me suis rendu à la soirée d'un petit label dans des studios d'Hackney. C'était une soirée tranquille, presque sélecte : le genre de fête destinée à

ceux qui ont connu trop de fêtes et qui, l'air de tout savoir, écoutaient désormais de l'électro post-dance en parlant de méditation bouddhiste et en buvant des boissons à la réglisse, une fois franchi le cap qui se présente généralement autour de trente ans : de drug addict à health addict.

En fin de soirée, on a joué un classique que j'ai aussitôt reconnu. Bien que produit quelques années auparavant, il avait eu son heure de gloire en 1989 : d'un point de vue historique, c'était un morceau pré-dance, composé aux débuts de la house, et c'était là une manière bien vue, tout à fait logique, de clore la soirée. C'est le mystère des morceaux fondamentaux : comment quelqu'un avait-il pu créer une chanson aussi puissante presque vingt ans plus tôt ? Quand Jamie Principle en eut réalisé une première version et qu'il entreprit de la faire circuler, personne à Chicago ne voulut croire qu'elle était de lui, raconte-t-on. Peu de morceaux sont parvenus à une synthèse aussi aboutie entre mélodie évocatrice et tempête électro-acide, à commencer par son titre, *Your love*, et ces paroles ultra-romantiques : « *But I need your love, I need your love*¹. »

Lorsque des gens se sont mis à s'enlacer sur la piste de danse, ça a paru naturel. Dans cette fête si sophistiquée, post-dance, post-rave, post-house, post-techno, post-tout ce qu'on veut, la nostalgie avait envahi la salle. La foule est restée là, à osciller comme pour un slow, tandis que la voix du chanteur plongeait en profondeur, avec la

¹ Sorti en 1985, le morceau *Your love* est l'œuvre du duo formé par Jamie Principle et Frankie Knuckles.

délicatesse d'une sonde, et touchait dans la poitrine de chacun le point exact où se concentrent l'intensité et le sentiment d'absence.

J'ai regardé la DJ. Une femme intéressante, qui devait avoir mon âge, les traits du visage paraissant plus durs à cause de son crâne rasé. Je me suis approché. Je ne m'attendais à rien, je voulais juste croiser son regard, pour le plaisir d'exister aux yeux de celle qui avait mis ce morceau. Mais plus tard, après la fête, nous avons discuté quelques minutes dehors, près de sa voiture. Nous avons parlé de l'année où ce morceau avait été un succès, d'événements qui s'étaient produits au cours des années quatre-vingt-dix, de lieux que nous avons connus et d'autres, seulement rêvés. Elle m'a remercié d'avoir porté son carton de disques, puis, comme elle voulait être rentrée avant que son fils ne se réveille, elle a démarré et elle est partie.

Et tandis que je marchais en direction de chez moi, tandis que le jour purifiait l'air telle l'onde d'une explosion lointaine, tandis qu'une part de mon esprit se livrait à des calculs compliqués pour mesurer combien de temps j'arriverais à dormir avant de me remettre au travail, je me suis senti incomplet. J'aurais voulu faire demi-tour et qu'elle aussi fasse demi-tour. Je sentais des brûlures d'estomac à l'idée que nous n'en avons pas dit assez et, à cette heure, l'espèce de système immunitaire qui neutralise l'apparition incessante des regrets, dans ma vie comme dans celle des autres, était encore désactivée. Dans mes propos, il avait manqué quelque chose. J'avais parlé de certains thèmes sans citer celui à qui ils étaient

liés dans mon esprit. En prononçant chaque phrase, je m'étais interrompu avant de le nommer, j'avais contourné son nom comme on contourne un terrain : parce qu'on ne veut pas y mettre les pieds ou qu'on ne sait pas comment faire. Ce matin-là, j'ai compris que Leo était devenu un vaste sujet, encombrant et complexe. J'imagine que chacun de nous a ce genre de sujets et qu'il n'existe pas de solution simple, si bien que chaque geste est une erreur : en parler et ne pas en parler, se rappeler ou laisser filer.

Je me souviens en particulier d'un soir, quelques années plus tôt. Cette fois, ça se passe en Thaïlande, en 1998. À cette période, nous commençons à comprendre que nos destins divergeaient. Dans mon souvenir, tout est net : la baraque du petit restaurant, les tables dans la poussière au bord de la route, la lumière des néons sur les visages en sueur. Un rythme constant nous parvient de la plage qui se trouve derrière les arbres. Quelqu'un dit : chaque chose bat comme un même cœur, me semble-t-il. Ou peut-être ma mémoire y ajoute-t-elle trop de poésie ?

Leo est au comptoir. Il boit un liquide qui ressemble à du thé. De ma table, j'examine son visage. Je continue à l'observer, comme si je n'y reconnaissais alors qu'une forme ancienne et essentielle, quelque chose qui me concerne depuis toujours et qui ne cessera de me concerner. Je les observe, son visage et celui de la fille avec qui il a lié conversation, leurs dents qui brillent et la courbe de leurs sourires, jusqu'au moment où, dans un vague sursaut, je devine qu'ils parlent de moi.